

Jean-Jacques

PERREY

French touch

RODERIC MOUNIR

Difficile d'imaginer que le septuagénaire qui sirote son Coca en souriant en face de nous, au buffet de la gare de Lausanne, est adulé par plusieurs générations de branchés, accros à ses mélodies *easy listening*. Propulsé par Piaf et Cocteau (adeptes de ses sons «magiques»), Jean-Jacques Perrey a travaillé aux Etats-Unis pour Walt Disney; il a connu Dali, Kubrick et Angelo Badalamenti, futur compositeur attiré de David Lynch, qui se faisait alors appeler Andy Badale. C'est un authentique vétéran qui nous conte aujourd'hui son parcours, en toute simplicité, en donnant l'impression de s'en étonner encore. Le cliché de l'artiste qui a conservé son âme d'enfant, on a beau connaître, difficile de ne pas le concéder à Monsieur Perrey. Qui collectionne les éléphants et les dauphins en peluche, avec qui il lui arrive de converser.

Si sa musique dégage un charme désuet, électropop kitsch qui flirte avec la Muzak d'ascenseur, le twist, la samba et le disco, Jean-Jacques Perrey est un authentique pionnier. Un compositeur qui s'est voué corps et âme à la musique électronique alors qu'elle n'existait pas – ce qui lui vaut le qualificatif affectueux de «papy de l'électro». Depuis, les Chemical Brothers, Coldcut, Stereo Lab et Beastie Boys ont loué son génie visionnaire, tandis que DJ Premier et Fatboy Slim ont samplé et remixé ses airs «un peu rétro, mais rythmés et humoristiques», selon ses propres termes. La *french touch* de Daft Punk et Air (avec qui il a enregistré le morceau «Cosmic Bird») lui doit tout.

Bref, à presque quatre-vingts printemps, le pape du synthé n'entend pas raccrocher: «Les compositeurs n'ont pas besoin de prendre leur retraite, c'est un avantage certain.» Il collabore avec la jeune génération électro, tels l'Anglais Luke Vibert ou David Chazam, son «fils spirituel» bordelais. La semaine prochaine, Jean-Jacques Perrey et Chazam seront les invités de l'espace Catalyse, à Genève, dans le cadre de la 2^e «Semaine sans rides» – un cycle consacré à la créativité sans limite d'âge. Après une conférence, les deux musiciens se produiront en live à l'Etage¹.

Pour l'heure, Jean-Jacques Perrey s'allume une clope – on est en Suisse, sur la rive vaudoise et non au bout du lac, le bannissement n'est donc pas au programme. Cela nous amène à causer «votations», cette curiosité qui intrigue les Français. Le compositeur n'ignore rien des mœurs locales, car sa fille habite Lausanne (elle y travaille pour le fameux concours international de danse). Lui, originaire d'Amiens, réside à Evian, sur la rive opposée. «Aux Etats-Unis, on ne peut plus s'en griller une à moins de cinquante mètres d'un immeuble», glisse Jean-Jacques Perrey dans un nuage de fumée, les yeux pointés vers le ciel. On parle un peu de politique française – la violence des banlieues l'inquiète, Sarkozy «essaie» mais n'a pas la stature d'un Mitterrand –, sans s'attarder.

FINI LES ÉTUDES

A-t-il le sentiment d'avoir été incompris en France? «Complètement. Pierre Schaeffer, qui m'avait appris à faire des boucles, m'a dit un jour: 'Faire de la pop avec des boucles? Ce n'est pas sérieux, ça ne marchera jamais.'» La saillie est révélatrice du gouffre qui sépareit alors l'univers conceptuel du père de la musique concrète, et les aspirations de Perrey: «Je voulais prendre les choses du côté ludique, mettre des sourires sur le visage des gens, petits et grands.» Comme ambition, on a vu pire. De fait, Perrey a démocratisé la musique électronique, l'a rendue accessible quand elle semblait réservée à une élite. Quitte à ne pas jouir du prestige d'un Pierre Henry (collègue de Schaeffer et compositeur de la *Messe pour le temps présent* pour Bèjart, en 1967). Perrey, c'est un peu son antithèse, R2-D2 face à Dark Vader.

Impossible de parler de Jean-Jacques Perrey sans évoquer l'Ondioline, l'instrument électromécanique qu'il a contribué à populariser et qui constitue sa signature sonore, au même titre que le synthétiseur Moog, qu'il a célébré dans une série d'albums devenus cultes. En 1953, l'Ondioline change instantanément les perspectives du jeune Perrey lorsqu'il l'entend pour la première fois. Dès lors, fini, terminé, les études de médecine: en avant la musique, décide ce



Jean-Jacques Perrey à Ouchy. SYLVAIN SCHMALZ

passionné de science-fiction qui cite Jules Verne et Ray Bradbury parmi ses lectures fétiches. Invention de l'ingénieur et musicien Georges Jenny en 1938, l'Ondioline est un oscillateur à lampes couplé à un petit clavier limité à trois octaves. Capable d'imiter toute sortes d'instruments à cordes ou à vent, il produit un son versatile, tantôt doux ou tranchant, selon qu'on le module d'un glissement de doigt sur une tige métallique.

C'est peu dire qu'on est loin des claviers high-tech et autres logiciels perfectionnés qui ont vu le jour par la suite. Et le vétéran de l'électro de s'enquérir poliment: «Je ne sais pas si vous êtes au courant de la technique numérique...», avant d'égrener les noms des logiciels informatiques dont il se sert aujourd'hui. Quant aux e-mails et à Skype – qui permet de téléphoner gratuitement par le biais d'Internet –, ils n'ont pas non plus de secret pour lui. «C'est très gratifiant de disposer de ces outils. On fait un beau métier...» Spontanément, il évoque Henri Salvador, qui vient de s'éteindre: «Le pauvre. Je le connaissais depuis les années cin-

quante, je l'avais rencontré chez Eddie Barclay, dans le Midi. On jouait aux boules: c'était sa priorité, avec le pasta-ga et la bonne bouffe. Un bon vivant, et un talent extraordinaire. Il voulait qu'on enregistre ensemble, mais cela ne s'est jamais fait. Musicalement, il était plus en phase que moi avec le courant de l'époque.»

LE RÊVE AMÉRICAIN

Le courant de Perrey s'écoule outre-Atlantique. Certes, avec son Ondioline, il s'est rapidement taillé une réputation en accompagnant Piaf et Trénet. Il enchaîne aussi les attractions de cinéma, performances musicales qui précèdent alors les films. «Mes parents, inquiets que j'aie choisi un métier de 'traîne-savate', ont été rassurés le jour où ils ont vu mon nom en lettres de feu sur l'Alhambra, à Paris.» Mais Cocteau, flairant le génie, le prévient qu'il s'encroûtera en France, qui a dix ans de retard sur les Etats-Unis. Edith Piaf le recommande à Carroll Bratman, un riche négociant en instruments de musique de New York. Le musicien envoie ses bandes enregis-

trées. «Un jour, je reçois une enveloppe avec en guise de réponse un billet pour New York et un seul mot: *come*.» Le rêve américain commence.

VRP de l'Ondioline, Perrey produit aussi des jingles pour la pub, la radio et la TV. Il enregistre avec son alter ego, Gershon Kingsley, auteur du premier tube électronique planétaire, «Popcorn» (1969), bien avant Kraftwerk et Jean-Michel Jarre. «Mon truc, ça a toujours été l'imagination, pas la mode, car il n'y a rien qui change plus vite.» Remis au goût du jour par ses héritiers, Jean-Jacques Perrey n'arrête plus. Bientôt, il rejoindra son ami Dana Countryman, un musicien américain qui n'était pas né lorsqu'il découvrait l'Ondioline, pour travailler sur un nouvel album commun, successeur de *The Happy Electropop Music Machine*, ode improbable aux cosmonautes siffleurs, à la disco pour trolls et au twist atomique.

¹ Sa 22 février à Genève, conférence à 18h à Catalyse, 14 av. de Rosemont, concert «Elektronics» avec DJ Chazam à 22h à l'Etage, Artamis, 14 quai du Rhône. Infos: www.catalyse.ch, www.letage.ch

